

LES LUMIÈRES DU PLATEAU

Roman historique

Abidjan, Côte d'Ivoire
1957-1965

MANUSCRIT FINAL — VERSION
POUR SOUMISSION
ÉDITORIALE

Résumé

À la veille de l'indépendance, Abidjan est une ville qui grandit plus vite que les certitudes de ceux qui l'habitent. Au Plateau, les bureaux administratifs, les commerces et les rues éclairées donnent l'image d'un avenir moderne. Pourtant, derrière les façades, une génération commence à demander autre chose qu'une place dans un système existant : elle veut participer à la construction de son propre pays.

Koffi N'Guessan, vingt-cinq ans, travaille dans l'administration. Fils d'un

commerçant respecté, il a appris à ne pas provoquer les puissants et à protéger le nom de sa famille. Sa rencontre avec Awa Diarra, institutrice passionnée de lecture et d'éducation, bouleverse cet équilibre. Awa croit que la liberté d'un pays ne peut être complète si ses citoyens, et surtout ses femmes, restent enfermés dans les choix des autres.

L'amitié de Koffi avec Yao Kouassi l'entraîne dans les discussions politiques qui agitent la jeunesse. Lorsque Koffi découvre un dossier de surveillance contenant le nom de Yao, il doit choisir entre son emploi et sa conscience. Son choix entraîne une chaîne d'événements qui met en danger sa famille, son amour et sa réputation.

L'indépendance apporte la joie, mais aussi une vérité moins éclatante : changer de drapeau ne suffit pas à changer les habitudes. Koffi et Awa entrent alors dans l'âge adulte avec la responsabilité de bâtir ce qu'ils avaient rêvé. Une affaire liée au passé de Kouadio, le père de Koffi, les oblige à affronter les compromis qui ont permis à leur génération de survivre.

Des décennies plus tard, un vieux carnet d'Awa révèle aux enfants et petits-enfants ce que leurs parents avaient volontairement tu. Le passé cesse alors d'être une ombre. Il devient un héritage.

Les Lumières du Plateau est un roman sur l'amour, la mémoire, le courage et la transmission. Le Plateau y devient un symbole : ses lumières n'effacent pas les ombres, elles permettent de voir le chemin.

Note d'intention

Ce roman raconte l'Histoire à hauteur d'homme. Les dates et les transformations politiques restent présentes, mais elles sont vues à travers des existences ordinaires : une institutrice qui veut choisir son avenir, un jeune fonctionnaire qui découvre le prix du silence, un père qui a survécu grâce au compromis, un ami qui refuse de se taire et une famille qui apprend, avec le temps, que la mémoire ne peut être héritée sans vérité.

Le Plateau constitue le cœur symbolique du récit. Il représente le pouvoir, la modernité, la promesse et la contradiction. Le jour, il est le quartier des bureaux et des décisions ; le soir, lorsque ses lumières s'allument, il devient l'espace de la rêverie et des rencontres.

Le roman assume la fiction. Les personnages et leurs destins sont inventés. Le contexte historique est utilisé comme cadre crédible pour faire ressentir les bouleversements de la fin des années 1950 et des premières années de l'indépendance ivoirienne. Une vérification historique éditoriale est recommandée avant publication, notamment pour les détails institutionnels et chronologiques.

Chapitre 1 — Les lumières du soir

À dix-huit heures, le Plateau changeait de voix.

Toute la journée, les rues avaient porté le bruit des pas pressés, des moteurs, des conversations et des portes métalliques. Les employés sortaient des bâtiments administratifs avec leurs dossiers sous le bras. Les vendeuses installaient leurs dernières marchandises. Des garçons traversaient la rue en courant derrière un ballon. Puis le soleil commençait à descendre et, presque imperceptiblement, la ville changeait de couleur.

Koffi N'Guessan aimait ce moment.

Depuis la fenêtre de son bureau, il regardait les premières lampes s'allumer. Une à une. Certaines semblaient faibles, d'autres plus nettes. Il avait souvent pensé que la ville ressemblait à un homme qui hésite avant de prendre une décision.

— Tu vas finir par devenir gardien de fenêtre, dit Yao.

Koffi se retourna.

— Tu es encore là ?

— Je pourrais te poser la même question.

Yao posa un dossier sur le bureau. Il avait toujours une manière désinvolte d'entrer dans les pièces, comme s'il était chez lui partout.

— Tu as vu les gens dehors ?

— Non.

— Ils parlent.

— Ils parlent toujours.

Yao s'approcha de la fenêtre.

— Pas comme aujourd'hui.

Koffi comprit qu'il ne parlait pas des vendeurs ni des employés.

Depuis plusieurs mois, les conversations avaient changé. Dans les cafés, dans les cours familiales, dans les écoles et jusque dans certains bureaux, les jeunes parlaient d'avenir. Ils parlaient de représentation, d'éducation, de responsabilité. Ils ne se contentaient plus de demander quelle place leur était réservée. Ils demandaient qui avait le droit de décider.

— Fais attention, dit Koffi.

— À quoi ?

— Aux murs.

Yao rit.

— Alors il faudra construire un pays où même les murs auront le droit de parler.

Ils quittèrent le bureau.

Dans la rue, la chaleur du jour résistait encore. Koffi marchait à côté de son ami lorsque son regard fut attiré par une jeune femme qui sortait d'une librairie. Elle portait une robe claire et tenait plusieurs livres contre sa poitrine.

Elle s'arrêta au bord de la chaussée, attendit une voiture, puis traversa.

Koffi la regarda plus longtemps qu'il ne l'aurait dû.

Yao s'en aperçut.

— Voilà.

— Voilà quoi ?

— Tu viens de trouver quelque chose de plus intéressant que mes discours.

— Je ne la connais pas.

— Cela se corrige.

Koffi secoua la tête.

— Tu es impossible.

— Et toi, tu es trop prudent.

La jeune femme avait disparu.

Le soir, lorsque Koffi rentra chez son père, il trouva Kouadio sous la véranda. Le vieil homme avait posé son éventail sur ses genoux.

— Tu es en retard.

— J'avais du travail.

— Le travail est une bonne chose. Mais il ne faut pas qu'il devienne une excuse pour oublier la maison.

Koffi s'assit.

Kouadio le regarda longtemps.

— Dimanche, nous allons chez les Kouamé.

Koffi sentit son cœur se serrer.

— Pourquoi ?

— Tu sais pourquoi.

Élise.

Le nom n'avait pas besoin d'être prononcé.

— Père, je ne suis pas prêt.

— Personne ne te demande d'être prêt à tout. On te demande de réfléchir.

— À quoi ?

— À ton avenir.

Kouadio se leva.

— Un homme ne vit jamais seulement pour lui-même.

Koffi resta silencieux.

Il pensa à la jeune femme de la librairie.

Puis il regarda dehors.

Au loin, les lumières du Plateau brillaient.

Il ne savait pas encore que cette lumière allait accompagner toutes les grandes décisions de sa vie.

Chapitre 2 — Le fils de Kouadio

Chez les Kouamé, le dimanche avait l'odeur des repas de famille et des décisions déjà prises.

Les adultes parlaient sous la véranda. Les femmes circulaient entre la cuisine et la cour. Les enfants jouaient près du manguier. Koffi avait l'impression d'être venu assister à une cérémonie dont il connaissait déjà la fin.

Élise vint s'asseoir près de lui.

— Tu as l'air inquiet.

— Je réfléchis.

— C'est mauvais signe.

Il sourit malgré lui.

Élise avait toujours eu cette façon de dire les choses sans détour. Elle n'était ni agressive ni soumise. Elle observait.

— Tu sais pourquoi nos parents veulent nous rapprocher ? demanda-t-elle.

— Parce qu'ils pensent que nous ferons un bon couple.

— Ce n'est pas la vraie raison.

Koffi se tut.

— Ils pensent surtout que nos familles feront de bonnes affaires ensemble.

Il ne répondit pas.

Élise baissa la voix.

— Est-ce que tu m'aimes ?

La question le surprit.

— Je te respecte.

Elle sourit tristement.

— Ce n'est pas la même chose.

Koffi sentit une honte silencieuse lui serrer la poitrine.

— Je suis désolé.

— Ne sois pas désolé. Sois honnête.

Elle se leva.

— Je préfère être refusée par un homme honnête que choisie par un homme qui a peur.

Le soir, Koffi retrouva Yao.

— Alors ?

— Elle sait tout.

— Les femmes savent toujours tout.

— Tu n'es pas sérieux.

Yao sourit.

— Je suis très sérieux. Tu as une décision à prendre.

Quelques jours plus tard, Koffi revit la jeune femme de la librairie.

Elle tenait un livre sous le bras.

— Vous me reconnaissez ?

— Oui.

— C'est déjà bien.

Elle sourit.

— Awa Diarra.

— Koffi N'Guessan.

Ils marchèrent quelques minutes.

Awa était institutrice. Elle parla de ses élèves avec une passion qui surprit Koffi.

— Ils veulent tous devenir quelque chose, dit-elle.

— Quoi ?

— Médecins, commerçants, enseignants. Un petit garçon m'a dit qu'il voulait devenir président.

Koffi rit.

— Et vous lui avez répondu ?

— Que le premier travail d'un président est d'apprendre à écouter.

Ils s'arrêtèrent.

— Vous aimez cette ville ? demanda Awa.

Koffi regarda les bâtiments.

— Je crois.

— Moi, je l'aime parce qu'elle ne sait pas encore ce qu'elle va devenir.

Cette phrase resta dans son esprit.

Le lendemain, Koffi trouva une lettre d'Awa sur son bureau.

Il la lut deux fois.

Puis une troisième.

Elle disait peu de choses, mais chacune semblait avoir été choisie avec soin.

Il répondit le soir même.

Ainsi commencèrent leurs lettres.

Chapitre 3 — Une femme qui lit

Awa avait appris très tôt que les livres pouvaient ouvrir des portes qu’aucune clé ne savait trouver.

Dans sa chambre, ils s’empilaient sur une table, près du lit et parfois sur le sol. Son père ne comprenait pas cette passion.

— Une femme doit savoir tenir une maison.

Awa répondait :

— Une femme peut aussi tenir un livre.

Il secouait la tête.

À l’école, elle se sentait plus libre. Elle ne disait pas aux enfants quoi penser. Elle leur apprenait à regarder, à demander et à comprendre.

Ce matin-là, elle écrivit au tableau :

« Qu’est-ce qu’un pays ? »

Les mains se levèrent.

— C’est notre maison.

— C’est l’endroit où nous sommes nés.

— C’est notre village.

Awa sourit.

— Toutes vos réponses sont bonnes. Mais un pays, c’est aussi ce que nous décidons d’en faire.

Après les cours, Mariam l’attendait.

— Tu as encore donné une leçon de politique.

— Une leçon de citoyenneté.

— C’est le même danger avec un autre nom.

Awa éclata de rire.

Puis elle sortit une lettre.

Mariam reconnut immédiatement le sourire de son amie.

— C’est lui ?

Awa hochait la tête.

— Tu lui réponds ?

— Peut-être.

— Alors tu es déjà perdue.

Awa relut la lettre.

Koffi y parlait de son travail, de son père et de la sensation étrange qu'il éprouvait lorsque les lumières du Plateau s'allumaient.

Awa répondit qu'elle aimait ces mêmes lumières parce qu'elles donnaient l'impression que la ville avançait vers quelque chose.

Ils écrivirent pendant plusieurs semaines.

Ils apprirent à se connaître sur le papier avant d'oser se connaître dans la vie.

Koffi lui avoua ses doutes.

Awa lui avoua ses rêves.

Aucun des deux ne prononça le mot amour.

Ils n'en avaient pas besoin.

Chapitre 4 — Le bruit des voix

Le changement ne faisait plus semblant de venir.

Les conversations sortaient des maisons. Elles passaient des marchés aux cafés, des cafés aux bureaux, des bureaux aux familles. Les jeunes parlaient davantage. Les anciens écoutaient avec méfiance.

Yao était au milieu de tout cela.

— Nous ne pouvons pas attendre que quelqu'un nous donne notre avenir, disait-il.

Koffi l'écoutait.

— Et si tout cela finit mal ?

— Alors nous aurons au moins essayé.

Une réunion eut lieu un soir dans une salle modeste. Koffi y entra avec la prudence d'un homme qui n'avait pas l'habitude de franchir certaines portes.

On y parlait d'éducation, de représentation, de dignité et de responsabilité.

Koffi ne prit pas la parole.

Il écouta.

Pour la première fois, il comprit que la neutralité n'existait peut-être pas. Même celui qui se taisait contribuait à maintenir quelque chose.

Le lendemain, son supérieur le convoqua.

— Vous avez des amis intéressants.

Koffi resta silencieux.

— Je vous conseille de faire attention.

— À quoi ?

— Aux personnes qui pensent que le monde peut changer en une nuit.

En sortant, Koffi croisa Awa.

Elle venait apporter des documents concernant l'école.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien.

— Vous mentez mal.

Il sourit.

— Je vous écrirai.

Awa le regarda partir.

Elle comprit que le mot « rien » cachait désormais quelque chose.

Chapitre 5 — Le dossier rouge

Le dossier était rouge.

Koffi ne sut jamais si sa couleur avait été choisie par hasard ou si quelqu'un avait voulu qu'il soit remarqué.

Il l'ouvrit.

Des noms. Des adresses. Des réunions. Des rapports.

Puis il vit celui de Yao.

Koffi referma le dossier.

Il resta longtemps immobile.

Le soir, il retrouva son ami.

— Ils te surveillent.

Yao ne parut pas surpris.

— Je le savais.

— Tu dois arrêter.

— Non.

— Yao.

— Koffi, si nous arrêtons dès que quelqu'un nous regarde, nous n'aurons jamais rien commencé.

Koffi serra les poings.

— Je ne veux pas te perdre.

Yao posa une main sur son épaule.

— Alors aide-moi à rester vivant.

Cette nuit-là, Koffi fit une copie de quelques pages.

Il ne se sentait pas héroïque.

Il avait peur.

Mais il savait que sa peur ne pouvait pas être la seule chose à décider pour lui.

Lorsqu'il referma le tiroir, il entendit des pas dans le couloir.

Il attendit.

Les pas s'éloignèrent.

Il respira.

Le dossier rouge venait de changer sa vie.

Chapitre 6 — Sous les manguiers

Ils se retrouvèrent un dimanche sous les manguiers.

Awa avait apporté du pain, des fruits et du poisson froid. Koffi avait une bouteille d'eau et deux verres qui s'entrechoquaient dans son sac.

Ils rirent de leur maladresse.

Puis le silence vint.

— Tu as peur ? demanda Awa.

— Oui.

— De moi ?

— De ce que nous devenons.

Awa regarda les feuilles.

— Moi, j'ai peur de devenir quelqu'un que je n'ai pas choisi.

Koffi prit sa main.

— Je ne veux pas te perdre.

— Alors ne me promets pas que tout ira bien.

— Qu'est-ce que je peux te promettre ?

— La vérité.

Il hocha la tête.

Ils parlèrent de leurs familles, du mariage avec Élise, de son père, de la surveillance de Yao.

Awa écouta sans le juger.

— Tu sais ce qui me fait le plus peur ? demanda-t-elle.

— Quoi ?

— Que nous finissions par nous habituer à avoir peur.

Koffi resta silencieux.

— Si un jour tu dois choisir entre ce qui est facile et ce qui est juste, choisis ce qui te permettra encore de me regarder dans les yeux.

Il sourit.

— C’est une grande responsabilité.

— Je t’avais prévenu.

Le vent passa dans les branches.

Ils restèrent là jusqu’au soir.

En rentrant, Koffi savait que leur amour ne serait pas une échappatoire.

Il serait une responsabilité.

Chapitre 7 — La nuit des arrestations

La nuit où Yao disparut, Abidjan changea de visage.

Les rues étaient plus silencieuses. Les portes se fermaient tôt.

Awa entendit frapper chez elle.

Deux hommes demandaient à lui parler.

Ils posèrent des questions sur les réunions, les lettres et certaines personnes qu’elle connaissait.

Awa répondit avec calme.

Lorsqu’ils partirent, elle resta longtemps devant la porte.

Puis elle courut chez Koffi.

Il n’était pas là.

Pendant ce temps, Koffi cherchait Yao.

Il le trouva dans une cour sombre.

— Pars.

— Où ?

— N’importe où.

Yao le regarda.

— Et toi ?

— Je resterai.

— Pourquoi ?

Koffi regarda les lumières lointaines du Plateau.

— Parce que quelqu’un doit rester pour témoigner.

Yao lui serra la main.

— Tu as changé.

— C'est toi qui m'as changé.

Ils se séparèrent.

Le lendemain, Yao était devenu une absence.

Koffi découvrit que le silence pouvait avoir un poids physique.

Il marchait dans la rue et avait l'impression que chaque fenêtre l'observait.

Awa vint le retrouver.

— Est-ce qu'il est vivant ?

Koffi hocha la tête.

— Je ne sais pas.

Elle prit sa main.

— Alors nous attendrons.

Mais aucun des deux ne savait ce que « attendre » allait leur coûter.

Chapitre 8 — Le prix du silence

Son père savait.

Kouadio ne demanda pas comment.

— Tu as aidé Yao.

Koffi resta silencieux.

— Tu sais ce que cela signifie ?

— Oui.

— Non. Tu ne sais pas.

Le vieil homme raconta sa jeunesse. Les années où il avait appris à survivre en évitant les conflits qu'il ne pouvait gagner.

— Tu crois que je n'ai jamais voulu changer les choses ?

Koffi leva les yeux.

— Alors pourquoi n'as-tu rien fait ?

Son père le regarda.

— Parce que je voulais que tu puisses un jour me poser cette question.

Koffi sentit les larmes lui monter aux yeux.

Il comprit.

Son père n'était pas un homme sans courage.

C'était un homme qui avait payé le prix de sa prudence.

Mais Koffi ne voulait pas reproduire cette peur.

Élise vint le voir.

— Ton père souffre.

— Je sais.

— Et toi aussi.

Elle hésita.

— Je vais te dire quelque chose que personne ne t'a dit.

— Quoi ?

— Tu n'es pas obligé de m'épouser pour réparer les attentes de nos familles.

Koffi la regarda.

— Pourquoi me dis-tu cela ?

— Parce que je refuse moi aussi d'être une décision prise par quelqu'un d'autre.

Le lendemain, Koffi quitta son poste.

Pour la première fois, il ne savait pas ce qu'il ferait demain.

Mais il savait qui il voulait être.

Chapitre 9 — Une ville en marche

Abidjan avançait.

Les constructions montaient. Les rues se remplissaient. Les idées circulaient.

Awa enseignait toujours. Elle avait commencé à réunir des enseignants pour parler de l'école et de l'avenir des enfants.

— Nous devons apprendre aux élèves à lire les mots, disait-elle, mais aussi à lire le monde.

Koffi, lui, cherchait sa place.

Ils se retrouvaient le soir.

Parfois ils parlaient pendant des heures. Parfois ils restaient silencieux.

Un soir, ils marchèrent dans le Plateau.

Les premières lumières s'allumèrent.

Awa leva les yeux.

— Tu vois ?

— Quoi ?

— Cette ville.

— Oui.

— Elle ne sait pas encore ce qu'elle sera.

Koffi sourit.

— Nous non plus.

— Alors avançons ensemble.

Il lui prit la main.

Au loin, les conversations politiques montaient.

Le pays approchait d'un moment que personne n'oublierait.

Koffi pensa à Yao.

Il se demanda où il était.

Puis il regarda Awa.

Il comprit que l'avenir n'était pas une promesse.

C'était un travail.

Chapitre 10 — Le jour qui change tout

Le jour de l'indépendance, les rues semblèrent trop petites pour contenir la joie.

Les drapeaux apparurent.

Les voix montèrent.

Les enfants coururent.

Les familles sortirent.

Des hommes qui ne s'étaient jamais parlé se serrèrent la main.

Koffi chercha Awa dans la foule.

Il la trouva.

Elle pleurait.

— Pourquoi pleures-tu ?

— Parce que j'ai attendu ce jour sans savoir si je le verrais.

Il lui prit la main.

— Nous l'avons vu.

Elle sourit.

Yao reparut quelques jours plus tard.

Il avait maigri. Son regard était plus grave.

— Alors ? demanda Koffi.

Yao regarda la ville.

— Maintenant commence le travail.

Cette phrase resta dans l'esprit de Koffi.

La fête ne pouvait pas durer.

Il fallait construire, enseigner, gouverner.

Il fallait surtout comprendre que la liberté politique n'effaçait pas les habitudes.

Awa le savait.

— Nous avons obtenu une possibilité, dit-elle.

— Une possibilité ?

— Oui. Pas une garantie.

Koffi regarda le ciel.

Il comprit qu'ils avaient raison de célébrer.

Mais il comprit aussi que leur histoire ne faisait que commencer.

Chapitre 11 — Les lendemains

Les lendemains furent moins simples que le jour de fête.

Il fallait administrer. Décider. Organiser. Former.

Koffi accepta un poste dans une nouvelle équipe administrative.

Awa poursuivit son enseignement.

Ils se marièrent dans une cérémonie simple.

Kouadio pleura discrètement.

Mariam se moqua de lui.

— Un homme comme vous ne doit pas pleurer.

— Je ne pleure pas.

— Alors vos yeux ont un problème.

Tous rirent.

Pendant quelques mois, Koffi crut que la vie allait enfin leur offrir une paix durable.

Puis il découvrit que les nouveaux pouvoirs attiraient les mêmes tentations que les anciens.

Certains hommes changeaient seulement de costume.

Awa le lui fit remarquer.

— Nous avons changé le drapeau. Maintenant il faut changer les habitudes.

Koffi sourit.

— Tu demandes beaucoup.

— Je demande seulement que nous ne devenions pas les personnes que nous critiquions.

Cette nuit-là, Koffi resta longtemps éveillé.

Il pensa à son père.

À Yao.

À Awa.

À son pays.

Il comprit que servir un pays était parfois plus difficile que rêver de sa liberté.

Chapitre 12 — Les ombres sous les lampes

Le scandale commença par une signature.

Koffi la reconnut.

Celle de son père.

Il relut les documents.

Des arrangements anciens apparaissaient derrière une opération commerciale devenue, avec le temps, plus importante qu'elle n'aurait dû l'être.

Il alla voir Kouadio.

— Pourquoi ?

Le vieil homme resta silencieux.

— Parce qu'à l'époque, je pensais protéger la famille.

— En faisant cela ?

— Oui.

— Tu savais que c'était injuste.

— Je savais que c'était dangereux.

Koffi ferma les yeux.

Son père continua :

— Il y a une différence entre savoir qu'une chose est mauvaise et avoir la force de la refuser.

Koffi ne répondit pas.

Il comprit que l'histoire de son père n'était pas celle d'un héros ni celle d'un traître.

C'était celle d'un homme qui avait survécu.

Mais désormais, Koffi devait choisir ce qu'il ferait de cet héritage.

Awa lui demanda :

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Dire la vérité.

— Même si cela détruit ton père ?

Koffi souffla.

— Je ne veux pas le détruire.

— Alors ?

— Je veux arrêter de cacher ce qui nous détruit tous.

Il transmet les informations.

La famille fut secouée.

Kouadio accepta sa part de responsabilité.

Le silence avait enfin perdu.

Chapitre 13 — La séparation

Koffi reçut une nouvelle affectation.

Il devait partir plusieurs mois.

Awa ne protesta pas.

— Tu dois y aller.

— Et toi ?

— Je resterai ici.

Ils se regardèrent.

— Tu n’as pas peur ?

— Bien sûr que si.

Ils s’embrassèrent.

Les lettres devinrent leur refuge.

Koffi écrivait sur son travail, les routes, les réunions.

Awa écrivait sur l’école, les enfants et la ville.

Une lettre d’Élise arriva un jour.

Elle avait ouvert son propre commerce.

« J’ai enfin compris que ma vie n’avait pas besoin d’être une réponse aux décisions des autres », écrivait-elle.

Koffi sourit.

Il pensa à la jeune femme qu’il avait connue des années auparavant.

Tout le monde avait changé.

Même ceux que l’on croyait condamnés à subir commençaient à choisir.

Lorsque Koffi revint, Awa l’attendait.

Elle ne courut pas vers lui.

Elle marcha simplement jusqu’à lui.

— Tu as vieilli.

— Toi aussi.

— Menteur.

Ils rirent.

Puis ils se serrèrent dans les bras.

Le pays continuait d'avancer.

Et eux aussi.

Chapitre 14 — Le carnet d'Awa

Awa conserva toujours son carnet.

Elle y écrivait les choses qu'elle ne pouvait dire à personne.

Les années passèrent.

Koffi et Awa eurent des enfants.

Le Plateau changea.

Les bâtiments grandirent.

Les anciennes rues furent transformées.

Mais le carnet resta.

Un soir, leur fille le trouva.

— Maman, qui est Yao ?

Awa se figea.

Koffi entra dans la pièce.

Il comprit.

Le temps du silence était terminé.

Awa ouvrit le carnet.

Elle raconta la nuit des arrestations.

Elle raconta le dossier rouge.

Elle raconta les peurs de son mari.

Puis elle parla de Yao.

— Pourquoi n'avez-vous jamais raconté cela ?

Koffi répondit :

— Parce que nous voulions vous protéger.

Sa fille regarda le carnet.

— Vous nous avez protégés de quoi ?

Awa répondit doucement :

— De notre propre histoire.

La jeune femme comprit alors qu'une histoire cachée finit toujours par devenir un poids.

Elle demanda :

— Et Yao ?

Koffi regarda Awa.

— Il a survécu.

— Où est-il ?

— Loin.

Awa sourit.

— Certaines personnes quittent une ville, mais pas la mémoire de ceux qu'elles ont changés.

Chapitre 15 — Ce que les pères taisent

Koffi raconta tout.

Il ne chercha pas à se rendre héroïque.

Il parla de ses hésitations, de sa peur, de ses erreurs.

Il parla de Yao.

Il parla de son père.

Il parla d'Élise.

Il parla d'Awa.

Ses enfants découvrirent que leurs parents n'avaient pas toujours été les personnes qu'ils connaissaient.

Ils avaient été jeunes.

Ils avaient eu peur.

Ils avaient aimé.

Ils avaient choisi.

— Et Yao ? demanda sa fille.

Koffi sourit.

— Il a vécu assez longtemps pour voir le pays avancer.

— Vous êtes restés amis ?

— Jusqu'au bout.

Awa ajouta :

— Il nous a appris quelque chose.

— Quoi ?

— Que le courage n'est pas l'absence de peur. C'est le choix de ne pas laisser la peur décider seule.

Le carnet fut transmis.

Pas comme un trésor.

Comme une responsabilité.

Koffi regarda ses enfants.

— Vous ne devez pas être d'accord avec nous.

Ils furent surpris.

— Pourquoi ?

— Parce que chaque génération doit pouvoir juger la précédente. Sinon, l'histoire devient une statue.

Awa sourit.

— Et les statues ne parlent pas.

Chapitre 16 — La mémoire

Des décennies après leur première rencontre, Koffi et Awa marchèrent de nouveau dans le Plateau.

Ils avaient vieilli.

La ville aussi.

Mais certaines choses restaient : le coucher du soleil, le bruit des voitures, l'air humide et les lumières du soir.

Awa s'arrêta devant un bâtiment.

— C'était ici.

— Quoi ?

— La première fois que tu m'as vue.

Koffi sourit.

— Non. C'est moi qui t'ai vue.

— Alors tu admetts que tu me regardais.

— Je n'ai jamais nié.

Ils rirent.

Leur petite-fille les accompagnait.

Elle portait le carnet.

— Grand-mère, pourquoi ce livre est-il si important ?

Awa répondit :

— Parce qu'il raconte ce que les grands livres oublient parfois.

— Quoi ?

— Les battements de cœur.

La jeune fille regarda le carnet.

Elle comprenait maintenant que l'Histoire n'était pas seulement faite de dates.

Elle était faite de personnes.

Koffi regarda la ville.

— Nous pensions que nous allions changer le pays.

Awa répondit :

— Nous l'avons changé un peu.

— Pas assez.

— Personne ne change un pays seul.

Ils continuèrent à marcher.

Les lumières s'allumaient au-dessus d'eux.

Chapitre 17 — Les lumières du Plateau

Le soir descendit lentement.

Les lampes s'allumèrent.

Koffi regarda la ville.

Il se souvenait du jeune homme qu'il avait été : inquiet, prudent, amoureux sans savoir encore ce que cela signifiait.

À côté de lui, Awa souriait.

— Tu te souviens de notre première promenade ?

— Oui.

— Tu avais peur.

— J'ai souvent eu peur.

— Et tu as quand même avancé.

Leur petite-fille les observait.

Elle portait le vieux carnet contre elle.

— Vous pensez que tout a changé ?

Awa regarda les immeubles.

— Tout change.

— Alors pourquoi revenir ici ?

Koffi répondit :

— Pour vérifier que nous n'avons pas oublié.

La jeune fille ouvrit le carnet.

Une page était restée blanche.

— Je peux écrire quelque chose ?

Awa lui tendit un stylo.

— Oui.

— Quoi ?

Awa réfléchit.

— Ce que tu veux que ceux qui viendront après toi sachent.

La jeune fille écrivit quelques lignes.

Puis elle referma le carnet.

Les trois générations restèrent silencieuses.

Au-dessus d’eux, les lumières du Plateau brillaient.

Koffi comprit enfin ce qu’il avait cherché pendant toute sa vie.

Il avait cru que les lumières représentaient l’avenir.

Elles représentaient aussi la mémoire.

Une lumière n’efface pas l’obscurité.

Elle permet simplement de voir où l’on marche.

Awa prit sa main.

Ils avancèrent lentement.

Derrière eux, la ville continuait de vivre.

Devant eux, une génération nouvelle portait le carnet.

Et dans le ciel d’Abidjan, les lumières semblaient dire une dernière chose :

rien de ce qui est transmis avec vérité ne disparaît tout à fait.

Koffi se retourna une dernière fois.

Le Plateau brillait.

Il pensa à son père, à Yao, à Élise, aux enfants, aux années de doute et aux années de bonheur.

Puis il sourit.

— Awa ?

— Oui ?

— Tu crois que nous avons fait ce qu’il fallait ?

Elle regarda longtemps la ville.

— Nous avons fait ce que nous pouvions avec les hommes et les femmes que nous étions.

Elle serra sa main.

— Maintenant, c'est à eux.

La jeune fille leva les yeux.

Les lumières éclairaient son visage.

Elle ouvrit le carnet une dernière fois.

Sur la page blanche, elle avait écrit :

« Nous ne sommes pas les premiers. Nous ne serons pas les derniers. Mais nous pouvons choisir ce que nous transmettons. »

Awa lut la phrase.

Elle ne dit rien.

Elle sourit seulement.

Puis ils reprirent leur marche.

Le Plateau continuait de briller.

Et cette fois, personne ne cherchait à savoir si les lumières annonçaient un avenir parfait.

Elles montraient simplement le chemin.

Dossier de soumission

Fiche du manuscrit

Titre : Les Lumières du Plateau

Genre : Roman historique / littérature générale

Cadre : Abidjan, Côte d'Ivoire

Période : fin des années 1950 et premières années de l'indépendance

Structure : 17 chapitres

Statut : œuvre de fiction originale

Synopsis court

À la veille de l'indépendance, Koffi, jeune fonctionnaire ivoirien, rencontre Awa, une institutrice qui refuse de laisser les autres choisir son avenir. Leur amour naît dans une Abidjan en pleine transformation. Lorsque Koffi découvre un dossier de surveillance visant son ami Yao, il doit choisir entre la sécurité de sa famille et sa conscience. L'indépendance apporte l'espoir, mais aussi de nouveaux défis. Des décennies plus tard, le carnet d'Awa révèle à leurs descendants les sacrifices et les silences qui ont accompagné la naissance de leur génération.

Présentation éditoriale

Les Lumières du Plateau est construit autour de trois fils : l'histoire d'amour de Koffi et Awa, la transformation d'Abidjan et la transmission de la mémoire. Le roman cherche une langue accessible, une forte dimension humaine et un décor

ivoirien identifiable. Le Plateau devient le symbole d'une société qui passe d'un monde à un autre sans jamais effacer complètement ce qui l'a précédé.

Note importante pour l'éditeur

Le présent manuscrit est une œuvre de fiction historique. Les personnages et les événements intimes sont imaginaires. Une vérification éditoriale des détails historiques, institutionnels et géographiques est recommandée avant publication, comme pour tout roman historique.

Fin du manuscrit

Les lumières du Plateau continuent de briller.